

## SOURCES II TEXTE D'ACCOMPAGNEMENT

par Elyane DEZON JONES (Washington University)

L'ensemble de textes inédits dont je vais vous parler aujourd'hui, dans le cadre de ce colloque sur l'écriture de Marguerite Yourcenar, est défini dans le catalogue de la bibliothèque Houghton, à Harvard, où il a été déposé en 1987 avec les autres documents légués à cette époque, comme un "*commonplace book*". Cette catégorisation est approximativement traduite en français par "recueil personnel de citations", mais ne rend pas compte de la pratique paradiaristique typiquement anglo-saxonne du *notebook* ou "livre de notes", à laquelle Yourcenar s'est adonnée dans les années 1970-1980, moment d'immobilisation forcée dans l'île des Monts-Déserts, à cause de la détérioration de la santé de Grace Frick, et période de gestation des multiples volets du *Labyrinthe du monde*.

Je commencerai, si vous le voulez bien, par la description physique de cette inclassable forme de texte qu'est *Sources II* – et que j'ai appelée faute de mieux et par élimination, texte d'accompagnement – avant d'examiner en quel sens il permet au lecteur de se glisser, comme aucun autre, dans l'intimité de l'écriture yourcenarienne, fondée, preuves à l'appui, ici, à la fois sur l'érudition et la magie.

Ni carnet de notes dans le sens traditionnel, c'est-à-dire un *locus* de premiers jets de l'écriture, développés par la suite, ni cahier de brouillons gardant trace de versions diverses d'un texte particulier, *Sources II* se présente sous la forme d'un classeur de notes : deux cent cinquante feuilles dactylographiées pour la plupart, non paginées, parfois datées, réunies dans un classeur à trois trous, à couverture noire, typique du genre de support matériel que Marguerite Yourcenar affectionnait. L'intérêt de ce classeur de notes particulier vient de son statut textuel paradoxal : il forme un ensemble intact conservé par l'auteur mais il est composé d'éléments disparates et mobiles à l'intérieur de ses clôtures : listes de projets, de livres lus, de lieux visités, commentaires sur les lectures faites, notations de rêves, réflexions au jour le jour, données généalogiques, journal de santé, coupures de journaux, horoscopes, feuilles de calendrier... Comme dans un célèbre grand magasin parisien, on

trouve tout dans *Sources II*. "Quelle macédoine!", notera Yourcenar elle-même à la suite de sa compilation de volumes d'essais anciens dans la liste des "Projets 1973", feuillet 3. Macédoine, panaché de sources qui alimenteront en secret l'œuvre en train de se faire, apporteront une réflexion critique rétrospective sur l'œuvre faite, et constituent un texte d'accompagnement divisé en quatre grandes sections : La poursuite de la sagesse, Notes de lecture, Méditations dans un jardin et Journaux de bord, qui ne correspondent cependant pas à des entités étanches ni à un quelconque système. Pas plus, d'ailleurs, que la couleur des encres utilisées par l'écrivain qui prenait, nous a confié sa secrétaire Jean E. Lundt, le premier crayon feutre qui lui tombait sous la main. Il faut se contenter, je crois, dans le cas de *Sources II*, du plaisir esthétique que peut procurer un tapuscrit "en couleur" grâce aux touches manuscrites de vert, de rouge et de violet qui tranchent sur la noire monotonie du texte dactylographié, sans essayer de trouver une explication symbolique à leur utilisation. Physiquement hétéroclite, *Sources II* est également trilingue. La glose, en français, encadre des textes cités dans leur original, italien dans le cas du *Yoga della Potenza* de Julius Evola ou en anglais dans de nombreux autres. En fait, par un phénomène d'accompagnement de plus en plus pressant, la glose enserre et étouffe le texte de l'autre, le texte lu et fragmentairement cité, pour se substituer à lui, se faire texte elle-même, le texte de *Sources II*. On peut donc voir, matériellement, comment l'écriture yourcenarienne trouve sa source, comme si on était penché par-dessus l'épaule de l'écrivain au travail. Voyeurisme littéraire, me direz-vous. Peut-être.

Mais voyeurisme contrôlé, comme tout le reste de sa production, par un écrivain qui sait parfaitement ce qu'elle veut et ce qu'elle ne veut pas dévoiler, un écrivain qui avance toujours partiellement masquée, nous autorise la lecture de *Sources II*, mais nous interdit celle de *Sources I*. Car, en effet, avant *Sources II* il y eut *Sources I*. Dans une lettre du 5 novembre 1979 à Claude Gallimard, – et je remercie les éditions Gallimard et les exécuteurs littéraires de Marguerite Yourcenar de bien vouloir me permettre de la citer – Marguerite Yourcenar s'explique sur ce point : "J'ai mis dans le même coffre de la banque Bar Harbor Banking and Trust un gros carnet intitulé SOURCES, contenant des réflexions détachées, déjà anciennes, et un assez long fragment de journal contemporain des années 1931-1938 – à peu près – le seul que j'aie jamais tenu. Texte écrit sans aucune intention de publication, et de ce fait d'apparence cryptique, noms de personnes, dates, étapes de voyages, dépenses, conversations réduites à une espèce de sténographie, presque jamais une pensée ou une confidence. Mais ce texte (pour une publication

seulement posthume) pourrait avoir un certain intérêt biographique et psychologique pour une période de ma vie mentionnée jusqu'ici presque uniquement dans certaines de mes préfaces (préface de *Feux* et de *Denier du rêve*, préface des pièces de théâtre)."

Ce gros carnet intitulé "Sources" fait partie des documents mis sous scellés pour cinquante ans après la mort de l'auteur. Il reste donc, comme une sorte de lot de consolation, son second volet, *Sources II*, ouvert à la curiosité des lecteurs, et qui contient lui aussi des "réflexions détachées", mais portant principalement sur la période 1970-1980, des fragments de journal intime dans la partie intitulée "Méditations dans un jardin", des dates, des étapes de voyages, dans les "Journaux de bord", et contrairement à "Sources I" souvent des pensées et parfois des confidences sous le couvert du très sérieux commentaire critique greffé sur la note de lecture. Ainsi, par exemple, sous la rubrique Erotisme (p. 130), à propos de l'ouvrage d'Ernest Samuels, *Bernard Berenson : The Making of a Connaisseur*, après avoir indiqué le lieu et la date de publication en style télégraphique Harv. Un. Press, 1979, la cote du livre 92. B. 45 et la bibliothèque d'emprunt NH Lib., c'est-à-dire Northeast Harbor, comme le ferait tout universitaire, Marguerite Yourcenar se lance dans une diatribe contre ce qu'elle appelle la biographie à l'américaine : "Très médiocre ouvrage (du type des 'biographies américaines', d'une abondance, d'une méticulosité superflue et pleine de grosses erreurs en ce qui concerne la scène européenne. P. 63-65". Elle analyse ensuite sur deux pages dactylographiées, en quoi elle est en accord et en désaccord avec la conception que présente Bernard Berenson de l'homosexualité à travers ses lettres citées par l'éditeur et termine par : " Ecrit en 1979." Puis elle rajoute en bas de page : "1981. Rien à rectifier ou à rajouter sinon que j'ai appris à connaître que l'érotisme demeure un rite sacré jusqu'à la fin des jours. Ce dont j'avais cru m'évader pendant quelques années est miraculeusement revenu à peu près à l'époque où j'écrivais la note qui précède. Pour m'échapper peut-être à nouveau, mais qu'importe L'irréalisme de Berenson était sur ce point plus complet encore que je ne le pensais. L'irréalisme ou l'hypocrisie ?"

On voit donc que nous sommes loin d'une sèche fiche de lecture et très près d'une dérive autobiographique qui tait pudiquement son nom. Ironiquement, ce sont les biographes, tant décriés par Marguerite Yourcenar (elle écrit par exemple dans la section "Notes de lecture" à propos de deux biographies sur Joseph Conrad : "en somme et comme récemment pour les deux biographes de Mishima, je constate une fois de plus le mensonge et l'inadéquacité de base de toute biographie. C'est toujours la grandeur jugée ou expliquée par ce

qui n'est pas grand" (p. 83) ), qui expliqueront ce qui s'est passé entre sa lecture de la biographie de Berenson par Ernest Samuels en 1979 et sa note de 1981, par un nom : Jerry Wilson. Dans les "Journaux de bord", qui se rapprochent parfois d'une activité diaristique à l'état pur, elle confie d'ailleurs :

3 août 1980 ... Vitalité nouvelle de l'esprit, du cœur, des sens (il faut faire cet aveu) soudainement revenue comme si j'avais rajeunie de vingt ans. Autres liens formés, avec leurs complications et leurs délices. Je ne peux que me laisser emporter avec gratitude par ce flot de vie, en essayant de rester s'il se peut, la meilleure nageuse possible.

Et après un trait, elle cite, pour finir, entre guillemets, une phrase extraite de *Mémoires d'Hadrien* " Tout bonheur est un chef d'œuvre ". Ainsi donc, la demi confidence greffée sur la note de lecture – activité de recherche tapuscrite – prend à un autre point du texte de *Sources II* la forme d'une confession (du côté de l'autobiographique autographe) qui renvoie à l'œuvre ( l'aspect fictionnel imprimé) par un système d'échos dont la richesse constitue la trame même de cet inclassable classeur.

Ce sont les divers niveaux de lecture qui accompagnent systématiquement l'écriture qui sont révélés dans *Sources II* : lecture érudite du chercheur consciencieux que fut Yourcenar, notant la cote de l'ouvrage emprunté, lecture familière des journaux locaux dont certains articles sont découpés et commentés, lecture critique d'ouvrages touchant aux périodes historiques et aux sujets les plus variés, lecture attentive qu'un écrivain fait des textes de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, réminiscences sur les lectures de l'enfance et de l'adolescence.

La complexité des niveaux de lectures de l'infatigable lectrice qu'était Marguerite Yourcenar éclate à toutes les pages et permet de reconstituer une bibliothèque fugitive, dont elle a décidé de garder les traces, pour la postérité, pour notre lecture de ses lectures. Ces listes de livres empruntés sont en effet tout aussi précieuses pour suivre l'itinéraire intellectuel de l'écrivain, pour comprendre comment elle lisait, que le catalogue des livres de sa bibliothèque personnelle à Petite Plaisance. Plus peut-être, car elles sont généralement accompagnés d'un commentaire, qui peut aller de trois mots à vingt deux pages. Sauf dans deux cas qu'il faut ici souligner. "Citations pour Paysage avec les animaux", présentées de façon brute, sans commentaire, et regroupant pêle-mêle Novalis, Cioran, Joseph Wood Krutch et Dorothy Sayers, toujours avec la source de l'information soigneusement notée en dessous. Ces citations correspondent à un état pré-préparatoire d'une œuvre qui ne se fera pas mais dont la

## Sources II *texte d'accompagnement*

majeure partie passera, selon Marguerite Yourcenar dans *Le Labyrinthe du monde* ; deuxième cas : une longue citation, très fautive, de John Marston sur le thème "and still my spaniel slept" "et mon épagneul dormait toujours", vers gravé sur la tombe de Monsieur, le chien de Marguerite Yourcenar, enterré avec Valentine et Zoé dans le jardin de Petite Plaisance. Bien que fort approximatifs les vers recopiés permettent de mettre en contexte la référence exacte, jamais autrement élucidée par les critiques que par un vague "vers d'un poème de John Marston, poète élizabéthain". En fait, il s'agit du refrain dans une tirade de la fin de l'acte II d'une comédie satirique de John Marston (1576-1734) du tout début du XVII<sup>e</sup> siècle *As you will*, prononcée par un personnage qui s'appelle Lampatho Doria (caricature de Ben Jonson) un érudit qui a perdu foi en la puissance du savoir après avoir écouté les discours libertins de Quadratus. A elle seule, cette longue citation de la pièce de John Marston fait contrepoids à la poursuite de la sagesse par les livres. Poursuite de la sagesse qui est le chapeau choisi par Yourcenar pour regrouper ses notes de lecture, activité tournée en dérision dans la tirade en question qui commence ainsi :

I was a scholar : seven useful springs  
Did I deflower in quotations  
Of crossed opinions about the soul of man  
The more I learnt, the more I learnt to doubt..  
Delight my spaniel slept while I browsed leaves...

....

I thought, quoted, read, observed, and pried  
Stuffed notin-books and still my spaniel slept.  
At length he waked and yawned and by your shy  
For aught I knew, he knew as much as I.

[J'étais un érudit : sept utiles printemps  
Ai-je ainsi défleuri à des citations  
D'opinions contraires à propos de l'âme humaine  
Plus j'apprenais, plus j'apprenais à douter...  
Délices, mon épagneul, dormait tandis que je parcourais des pages

...

Je méditai, citai, lus, observai et épiai,  
Remplis des carnets de notes et mon épagneul dormait toujours.  
Il finit par se réveiller et bailla et, par ma foi,  
Pour autant que je sache, il en savait autant que moi.]

Même lorsque un texte est cité sans le moindre commentaire, fautes de frappe incluses, il n'est pas innocent. Certes, dans la section "Journaux de bord", ces vers sont à mettre en relation avec le texte

intitulé "Monsieur" (notes de 1965 recopiées), dans lequel Marguerite Yourcenar décrit la maladie et la mort de son chien, parce ce que l'on sait à partir d'autres sources, qu'un d'entre eux – "and still my spaniel slept" – a été utilisé comme épitaphe. Mais au delà de l'explication biographique, de par son inclusion, tel quel, dans le dossier *Sources II*, ce passage de Marston éclaire le doute sur la nécessité du savoir, tant glorifiée dans d'autres pages.

Le commentaire, comme je vous l'indiquais, varie dans sa longueur et dans sa facture. Va du simple "pas très utile" à propos du *Livre de la grande libération des morts tibétains* d'Evans Wentz, par exemple, à vingt-deux pages dactylographiées de citations en italien, entrecoupées de commentaires en français du livre de Julius Evola *Lo Yoga della Potenza*. Ce qui est fascinant dans ce texte inaugural de *Sources II* est de voir comment la proportion de texte cité diminue au fur et à mesure que Yourcenar avance dans sa lecture et fait insensiblement glisser le texte de base à un statut secondaire. Elle lit et cite l'édition de 1949, différente de celle de 1968 que traduira Gabrielle Robinet pour les éditions Fayard en 1971, et à propos de laquelle Yourcenar écrira dans un article publié dans *Le Monde* du 21 juin 1972 sous le titre d'Approches du Yoga tantrique (qui sera repris dans *Le Temps, ce grand sculpteur*) : "C'est en 1952 que j'achetai par hasard dans une librairie de Florence, et dans son original italien *Lo Yoga della Potenza* traduit plus sagement en français des années plus tard sous le titre du *Yoga tantrique*. De l'auteur Julius Evola, j'ignorais alors même le nom. Sauf pour quelques réserves, que je ferai plus tard, j'avais acquis là un de ces ouvrages qui pendant des années vous alimentent et, jusqu'à un certain point vous transforment".

Les vingt-deux pages dactylographiées rassemblées dans *Sources II* sous le titre *Yoga della Potenza* proviennent principalement des chapitres III à VII de l'ouvrage d'Evola, publié par Fratelli Bocca à Milan, que Yourcenar possédait, dont elle avait souligné certains passages et qu'elle avait annoté dans les marges. Elles constituent une strate intermédiaire entre l'annotation directe et la forme dite achevée : l'article dans *Le Monde*. Elles permettent de voir la différence entre la lecture privée à laquelle se livre Marguerite Yourcenar dans la solitude de l'activité de prise de notes et la lecture publique qu'elle en donne et qu'elle juge sévèrement dans ses "Projets 1973" page 4 de *Sources II*. " Les deux essais parus dans *Le Monde* sur le tantrisme tibétain et sur Aubigné sont négligeables ; écrits hâtivement, sur commande. " Car *Sources II* est aussi un recueil de jugements, parfois sévères, sur ses propres œuvres et celles des autres.

Je ne redirai pas ce qu'a déjà fait remarquer Colette Gaudin sur la fonction des listes dans les avant- textes yourcenariens en général, mais je voudrais souligner que dans *Sources II* en tout cas la liste a fréquemment pour objet d'établir une hiérarchie des qualités littéraires de tel ou tel écrivain en fonction des goûts et des opinions personnelles de Yourcenar, lectrice. Ainsi divise-t-elle les œuvres de Kipling en trois catégories nettement séparées : les grands contes/ le grand roman/ les récits médiocres. Il en va de même pour les livres de Selma Lagerlöf, dont les titres sont disposés sur la page dans l'ordre suivant : Les chefs-d'œuvre/ dignes d'intérêt/ médiocres. Elle y ajoute, avec une grande honnêteté intellectuelle, une liste des "livres pas lus".

Ce qui est remarquable, dans la manière, dont Yourcenar compose ses listes de livres lus est la détermination à donner un panorama complet non seulement de tout ce qu'elle a lu et quand, mais aussi du comment et de quelle répercussion le livre lu a eue par la suite sur son écriture. Ainsi dans la rubrique des " Livres lus entre la sixième et la douzième année" trouve-t-on en premier, avant les contes de Grimm, d'Andersen et les romans de la comtesse de Ségur ou la *Légende dorée* et les quatre Evangiles, *Après la douzième heure* de Reynes-Montlaur, assorti du commentaire suivant entre parenthèses : "un roman historique protestant, évoquant une juive hellénisée dans le milieu païen d'Alexandrie écrit avec une grande sympathie pour la beauté du monde antique. Je me souviens encore d'une description du Nil. Ce fut ma première "lecture". J'avais pris le livre dans la bibliothèque de mon père un jour de déménagement. Le sens des phrases m'échappait souvent, mais les paysages et une certaine atmosphère me conquièrent". En confrontant cette note avec le paragraphe sur *Avant la neuvième heure* (sic) de Mme Reynes Montlaur dans *Quoi? L'Eternité*, (1346-47) nous pouvons nous demander si nous avons là la source de la source d'un épisode particulier de *Mémoires d'Hadrien*, la clé du lien intellectuel entre père et fille, le secret de la lecture comme antidote au déplacement. Pouvons-nous lire cette note non seulement comme trace génétique, comme avant-texte, mais aussi pour l'intérêt 'biographique et psychologique' dont Yourcenar pare "Sources I" ? Je vous laisse conclure... Mais une chose est sûre. Pour Yourcenar, la lecture est aux sources de l'imaginaire et la note de lecture est un moyen de retrouver ces sources. La liste des "Autres livres lus avant la douzième année" suivie de "Auteurs lus entre la douzième et la quinzième année" est encore plus explicite à ce sujet puisqu'elle s'achève sur ces mots : "Ces volumes sont bien entendu ceux dont je me souviens, soit qu'ils m'aient passionnée, ou aient eu sur moi quelque influence, ou aient été lus dans des circonstances particulières que je n'ai pas oubliées" (p. 103).

Ces listes aide-mémoire des livres qui ont accompagné l'enfance et l'adolescence sont en quelque sorte complétées par une autre, autographe celle-là. "Lu entre octobre 1981 et avril 1982," et plus précise encore puisque Yourcenar y indique exactement de quelle manière et en quel lieu elle a lu les ouvrages qu'elle cite. Ainsi " Marco Polo (relu attentivement) Venise", " Mérimée *Œuvres complètes* (seulement une partie) Paris" ou encore *Le Pavillon rouge* (feuilleté seulement) Paris "James Baldwin *Amen's Corner*, Vence" etc... Tout se passe donc comme si le vrai compagnon de voyage était ... le livre. Compagnon du déplacement dans l'espace tout autant que des progrès de l'esprit.

Le mélange des listes commentées de ce type avec les listes brutes est particulièrement frappant dans la partie intitulée "Journaux de bord", où voisinent un horoscope envoyé par Denys Magne, la transcription chinoise du nom de Marguerite Yourcenar, des coupures de journaux concernant les lois sur la pêche aux phoques en Nouvelle-Angleterre, des récits de rêve, une liste de "Lieux visités" avec appréciation superlative en haut de page "les plus beaux", comme dans le cas de la hiérarchie des ouvrages. Recueil de traces diverses, cette dernière partie de *Sources II* fait se côtoyer la généalogie personnelle, ce que Marguerite Yourcenar appelle "l'assemblée des ancêtres", avec la généalogie de personnages historiques comme Elizabeth de Hongrie – unique vestige d'un projet qui ne fut pas plus réalisé que *Paysage avec les animaux : Les trois Elisabeth*. Dans "Jeux de miroir et feux follets" qui fut publié pour la première fois dans la NRF de mai 1975, Yourcenar explique : "Entre la publication de *Mémoires d'Hadrien* et de *L'Œuvre au noir* je m'étais quelque peu mise à la préparation d'un ouvrage à qui je donnais provisoirement pour titre *Trois Elisabeth*. La partie principale eût concerné sainte Elisabeth de Hongrie, l'une des plus émouvantes parmi les élues du calendrier, dont l'étude nous entraîne fort loin dans diverses directions et fort avant dans d'obscurs problèmes." Il ne reste donc de cette partie principale que le soubassement, cette généalogie conservée dans *Sources II* comme témoignage de la réalité matérielle de ce projet avorté.

Je vous le disais, on trouve tout dans *Sources II*, tout et son contraire. Ce qui en fait l'intérêt principal varie selon les lecteurs. "Méditations dans un jardin" attirera sans doute les amateurs de biographique, du jardinier qui s'intéresse aux fleurs cultivées dans le jardin de Petite Plaisance au psychanalyste qui aura accès au texte intégral de "De la nature du rêve". Les pages intitulées "Souhaits, Haines, Projets, Pensées et Préceptes ou Réalités" font souvent entrevoir, de manière émouvante, le profil de la femme derrière

l'ombre du grand écrivain. Mais, à mon sens, ce qui distingue *Sources II* du simple carnet de notes, du recueil personnel de citations, ce qui en fait un texte d'accompagnement authentique, ce sont les références constantes au processus d'écriture des textes publiés.

Par exemple, quand elle annote et discute le texte d'Evola sur la question des états mentaux dans le *Yoga della Potenza*, Yourcenar cite la page 195 *Alla mattina una volta ben desti creare silenzio*, juxtapose son jugement (important et rarement fait), puis résume ainsi les lignes suivantes : "Rapports de la pratique de l'évocation de la lumière avec celle de la chaleur. respirer jusqu'au bout des doigts de la main et des orteils". Et écrit entre parenthèses : " (Zénon : respirer jusqu'aux racines de l'être) ".

C'est donc dans ce fragment particulier que se trouve élucidée la source du souffle d'un des personnages principaux de l'imaginaire yourcenarien.

Dans la fiche de lecture sur la biographie d'Ernest Samuels, dont je vous ai déjà parlé, Yourcenar s'en prend à une remarque de Bernard Berenson qui refuse l'idée du besoin mystique de l'union physique à l'âge mûr et écrit : "Que je partage moi-même ce préjugé est sans importance ou plutôt n'en a que dans ce qui concerne ma conduite à moi. Montaigne aussi éprouvait la même répulsion et je l'ai passée à Henri Maximilien, en tant qu'il s'agit de déplaisant mélange d'une chair vieillie et d'une chair jeune."

Il me semble qu'est ici donnée une des clés de la "magie sympathique" dont Yourcenar affirme qu'elle est à la source même de son activité créatrice. Et Béatrice Ness a tout à fait raison d'insister sur l'importance de *Sources II* comme pouvant "suppléer à la mystification documentaire de *L'Œuvre au noir*" dans le chapitre IV de *Mystification et créativité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar : "Du D'après Dürer à L' Œuvre au noir : documents et imaginaire* (p. 147-152).

A mon avis, ce n'est pas à un autre locuteur, mais à elle-même que Yourcenar s'adresse, en une sorte de dialogue de Marguerite Yourcenar avec Marguerite de Crayencour quand elle emploie la deuxième personne du singulier ou l'impératif dans certaines parties de *Sources II*. Il existe un va et vient continu entre l'historique, l'imaginaire et le vécu, qui se retrouve ou bien dans des passages strictement autobiographiques qui apparaissent sous forme de journal intime intermittent ou bien à l'intérieur d'inventaires personnels. Je vous donnerai deux exemples illustrant parfaitement ce jeu du je, deux exemples qui montrent à quel point est fluctuante, dans un texte de ce type, la frontière entre les différentes formes du moi narratif,

qui se déplace sans transition d'un niveau à l'autre. La chronique de l'évolution de la maladie de Grace Frick, sans titre, mais daté du 10 juillet 1974, commence ainsi : "Aujourd'hui, mardi 10 juillet (c'est le mille sept cent trente sixième anniversaire de la mort d'Hadrien à Baïes) Grace a reçu du Dr Cooper ce qui semble bien l'annonce que le but où nous allons tous est en vue pour elle." On peut voir ici l'osmose entre le temps vécu, le 10 juillet 1974, le temps historique, 138 après Jésus-Christ et le temps fictionnel de *Mémoires d'Hadrien* associé à la reprise d'une litote typique de ce même texte.

De même, dans une liste autographe non datée, simplement intitulée "Les dates", Yourcenar mélange les morts des membres de sa famille, père mère, cousine, de ses amis, Lucy Kyriakos, Charles Orenge, André Embiricos, de ses chiens Monsieur et Valentine, et de ses personnages, Hadrien, Antinoüs.

Pour conclure, je dirai que *Sources II* reste un texte difficilement définissable car il flirte avec toutes les formes répertoriées par la critique anglo-saxonne contemporaine du livre de notes, participant à toutes, ne se restreignant à aucune : *a book of ideas*, livre d'idées – *a common place book*, recueil personnel de citations, *a diary* journal intime, *scrapbook*, album, *daybook* cahier de maison, *book of travel*, carnet de voyage, *book of dreams*, répertoire de rêves. S'il frise parfois le simple avant-texte, il s'en départit toujours, de manière frappante par un encadrement personnalisé. Ainsi, sous la rubrique "Actualités-journaux" feuillet 96 de *Sources II*, Yourcenar rapporte une anecdote qu'elle développera dans *Quoi? L'Eternité* p. 1197-98, mais en la mettant en rapport à la fois avec un événement historique (l'alunissage de deux cosmonautes américains le 22 juillet 1969) son histoire familiale (l'anecdote que lui avait racontée son père) et sa tendance à la généralisation de l'expérience, débouchant sur la maxime. Plus que tout discours, la confrontation de cette demi-page avec le texte de *Quoi? L'Eternité* vous convaincra sans doute que loin d'être un fond de tiroir, *Sources II* est un texte d'accompagnement majeur, qui éclaire d'un jour nouveau la genèse de certains passages de l'œuvre yourcenarienne, nous montre l'écrivain dans l'intimité de ses réactions immédiates à ses lectures, nous livre non point de minimes secrets de fabrication mais une perspective d'ensemble sur ce que c'était, au quotidien, pour Marguerite Yourcenar, de lire et d'écrire.

## Sources II *texte d'accompagnement*

L'enthousiasme des foules, au moment du premier alunissage, a été longuement décrit par les journaux et donnera une impression d'unanimité aux historiens de l'avenir. Personne ne fera le compte de ceux qui n'ont pas regardé la télévision "parce qu'ils avaient mieux à faire", ou encore de cet ouvrier, dans l'île où je suis, qui en apprenant le retour des deux astronautes à la terre, prononce ce propos presque séditieux : "Tiens, ces deux clowns-là sont rentrés" (So, these two clowns are back !) L'élan unanime des foules n'est jamais unanime.

Ceci me rappelle (mais le rapport ne sera évident que pour moi seule) une histoire que me contait mon père. Vers 1910, dans la pieuse et conservatrice France des châteaux, aux environs du Mont-Noir, la belle Mme M. donnait un dîner d'apparat en l'honneur du Nonce et du secrétaire de celui-ci. Les propos dévots et mondains avaient coulé de source ; le Nonce avait même été quelque peu retardé, au départ, par les bénédictions à donner aux petits-enfants de la maîtresse de maison. Les deux visiteurs rentraient à Paris, comme ils en étaient venus, par le chemin de fer, et le fils de Mme M. les conduisit en voiture à la gare de Lille. Trois-quarts d'heure à peu près passèrent ; la compagnie, choisie, ne s'était pas encore dispersée ; et sur le seuil du salon où flottaient encore les propos pieux et séants qu'on venait d'échanger, apparut, rouge et luisant, le fils M. qui s'écriait : "Encore un peu, ces deux artistes-là manquaient l'train !"

Il y a [à] toutes les époques ce qu'il est bienséant de dire, et ce qu'on dit.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Texte publié dans Marguerite YOURCENAR, *Sources II*, Elyane DEZON-JONES éd., préface de Michèle SARDE, Paris, Gallimard, 1999, p. 213-215.